

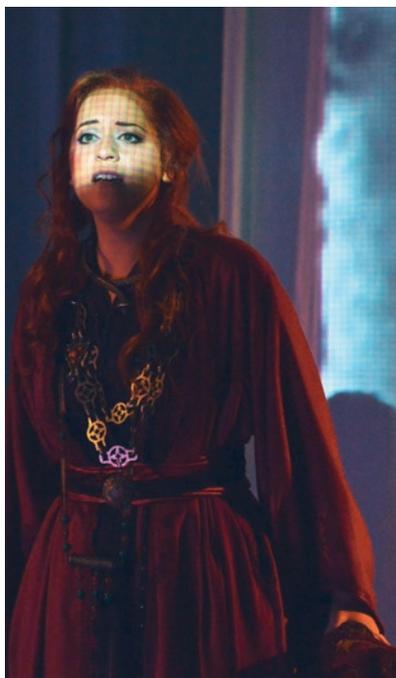
Voyages et paysages sonores

Deux jours au Festival Musica Strasbourg (24 et 25 septembre 2016)

Toujours aussi éclectique et dynamique, le Festival Musica de Strasbourg propose pour sa 34^e édition une exploration de l'histoire de la musique électroacoustique à travers une série de concerts, dont la création mondiale des *Chroniques terriennes* et la reprise de *Dracula* de Pierre Henry, ainsi qu'une présentation du Groupe de Recherches Musicales (GRM) sous la houlette de son directeur Daniel Teruggi. Un dispositif de haut-parleurs bigarrés et multi-formes est installé dans la salle de la Bourse, lieu habituel des récitals et concerts de musique de chambre.

Diffusé en préambule, le documentaire de Franck Podguster rappelle les riches heures du GRM depuis sa création en 1958 par Pierre Schaeffer et François Bayle. Cet art acousmatique peine à évacuer l'embarrassante technique qui précède à la diffusion des sons. Si l'objet consiste à écouter sans pouvoir localiser l'origine du flux sonore, l'écoute fait apparaître des motifs assez proches de «tics» langagiers comme ces laborieuses *Études aux allures et aux sons animés* (1958), extraites de *L'Expérience acoustique*, dont on mesure avec le recul la dimension historique. Plus ludique et accrocheur, *L'œil écoute* de Bernard Parmegiani fait la part belle aux premiers synthétiseurs. *Anamorphées* (1985) de Gilles Racot parvient à faire oublier l'instrument dévorant par la ductilité des timbres et des matières sonores.

La seconde partie se concentre sur les dernières productions acousmatiques. On retiendra le plaisant *Si Cielo vivo* (2006) de Vincent-Raphaël Carinola ou *Draugalimur, membre fantôme* d'eRikm, sorte de voyage vagabond sur une trame de sons très fins et vibrants. *Springtime* (2013) de Daniel Terrugi est assez laborieux dans son expression et ses moyens mais supplante l'anodin *Untitled, January* (2013) de Giuseppe Ielasi.



Francesca Sorteni dans le rôle de Mririda à l'Opéra du Rhin © Alain Kaiser

Un vrai-faux concert de musiques sacrées attend le public dans la cathédrale de Strasbourg, avec le Rias Kammerchor et le Münchener Kammerorchester sous la direction d'Alexander Liebreich. *Responsorio delle Tenebre* (2001) de Salvatore Sciarrino ouvre les débats dans la longueur généreuse d'une antienne chantée a capella par les voix d'hommes du Rias Kammerchor. Ce jeu d'écho et réponses séduit par la dimension archaïsante que Sciarrino sait insuffler à sa langue. Très différent d'expression et de couleurs, le *Disputatio* (2014) de Pascal Dusapin convoque chœur, solistes et grand orchestre. Le texte latin est extrait du manuscrit de Salisbury et fait référence à l'exercice obligé de la «dispute» rhétorique qui conduit l'élève à rivaliser avec le maître – ici, entre le fils de Charlemagne et son maître Albinus. L'argument manque de vigueur pour tenir la route sur toute

la durée de l'œuvre. Disposés en étages, les musiciens occupent les niveaux qui mènent à l'estrade centrale. L'acoustique très réverbérée absorbe les belles sonorités du glasharmonika placé aux côtés d'un quatuor de voix féminines qui reprennent en écho les découpes syllabiques prélevées dans le flux instrumental. La richesse et la variété des percussions font alterner résonances courtes ou longues, avec une préférence aux crotales et plaques métalliques. La présence du pesant Requiem de Maurice Duruflé ne rend pas vraiment justice aux œuvres données en première partie. Plombée par un orgue électrique sans charme et sans chair, l'interprétation fait pourtant la part belle aux cuivres du Münchener Kammerorchester. Les solistes courent après l'écho mais l'ensemble file droit et parvient à bon port.

L'acoustique très mate du studio de France 3 Alsace tranche avec les fastes rayonnants de la veille. Le pianiste Pierre-Laurent Aimard réunit le clarinetiste Mark Simpson et l'altiste Antoine Tamestit pour un récital en hommage aux 90 ans de György Kurtág. On retient de cette matinée musicale le remarquable trio *Hommage à R. Sch.* op. 15d écrit en 1990 et donné à la suite des *Märchenbilder* de Schumann. Le «Ton-dichter» répond aux interrogations du musicien hongrois dans un dialogue tressé d'affects et de timbres ombreux. *Hommage à Gy. K.* de Marco Stroppa se glisse astucieusement dans ce double portrait en proposant une réflexion sur le son et l'emplacement des musiciens dans l'espace. Tandis que l'alto d'Antoine Tamestit tutoie les sommets dans Jelek (pour alto) et *Märchenbilder*.

Donné en création mondiale, le septième ouvrage lyrique du compositeur franco-marocain Ahmed Essyad, *Mririda* répond à une commande de l'Opéra du Rhin. C'est pour le Conservatoire, l'occasion de présenter le travail des jeunes

Vielstimmige Uraufführungen

Das Tonkünstlerfest am Lucerne Festival
(3. und 4. September 2016)

chanteurs de l'Opéra Studio de Strasbourg accompagnés par l'ensemble orchestral du Conservatoire et l'Académie supérieure de musique de Strasbourg. Le chef Léo Warynski conduit le projet avec une énergie communicative qui transcende littéralement les interprètes. L'argument raconte la trajectoire de Mririda, à la fois prostituée et poétesse berbère dont le souvenir se perpétue dans le haut-Atlas Marocain. Le livret fait se succéder 14 scènes dans lesquelles il est question de la position de la femme dans une société dominée par les hommes et la puissance de la parole sur l'obsession de dévastation et d'affrontement. La musique d'Essyad contourne le piège du folklorisme pour puiser ouvertement dans des références classiques du XX^e Siècle dodécaphonique. La mélodie n'est pas pour autant négligée, avec un art du tuilage lyrique et des ornements qui ne renient pas la présence sous-jacente de la poésie parlée-chantée. Contraints par des difficultés de mémorisation et de temps à rester en fosse, le chœur de l'Opéra du Rhin est l'élément à la fois visible et invisible qui sertit les voix solistes dans un remarquable écrin résonnant. Si les décors et la mise en scène d'Olivier Achard peuvent décevoir par le recours systématique à des contrejours et la facilité des situations, on se concentre sur la performance du rôle-titre, interprété de belle façon par la voix nuitée de Francesca Sorteni. Autour d'elle la Jeune Fille de Louise Pinget et la Vieille Femme de Coline Dutilleul se tirent brillamment d'une partition qui les expose parfois dangereusement. Les hommes sont plutôt décevants, dramatiquement et vocalement. L'Etranger assez terne de Camille Tresmontant côtoie le Mercenaire à la méchanceté un brin forcée de Diego Godoy et l'Officier rectiligne d'Antoine Foulon.

David Verdier



Szene aus Michel Roths Musiktheater *Die künstliche Mutter* mit dem Ensemble Phoenix und den Solisten: Rachel Braunschweig, Robert Koller, Miriam Japp. Foto: Priska Ketterer/Lucerne Festival

Für das Konzert der Preisträgerinnen des Concours Nicati 2015 in der Lukaskirche (3. September) wurden zwei Kompositionen für Geige und Harfe in Auftrag gegeben, die neben fünf virtuosen Solowerken von den jungen Instrumentalistinnen (Sofia Suldina und Estelle Costanzo) im Rahmen des Lucerne Festival uraufgeführt wurden. *Still Remnants of Moving and Reappearing Sounds* von Cyrill Lim (*1984) ist eine «Resonierende Kammermusik für Harfe, Violine und Elektronik», bei der sich die Musikerinnen im Raum bewegen und verschiedene Klangstationen abwandern. An diversen Orten sind Mikrophone installiert, die den Klang der resonierenden Klangkörper aufzeichnen, um diese zugleich über Tongeber erneut zum Schwingen anzuregen, sodass zahlreiche Feedbackschlaufen entstehen. In dieser performativen Installation werden beständig neue Freiräume kreiert, bis am Ende ein Klanggebilde einen Raum eröffnet, aus dem die Musikerinnen bereits ausgetreten sind. Zuvor erklang die viersätzigte *Poesía Sin Pureza* von Helena Winkelman (*1974) herkömlich vom Podium aus, trotzdem eröffneten

sich dort ebenfalls neue Klangwelten durch die Obertonstimmung der Harfe und die hierdurch potenzierten mikrotonalen Möglichkeiten im Zusammenspiel der beiden Saiteninstrumente. Greift Winkelman auf Gedichte von Pablo Nerudas *Poesía impure* zurück, so vertont sie diese keinesfalls im Sinne der «musica impura» Hans Werner Henzes, sondern möchte sie und insbesondere deren zwischen den Zeilen befindlichen Töne in Musik «übersetzen». Hierbei entstehen differenzierte Klangwelten, auch durch die kontrastierende Anlage der einzelnen Sätze, wobei diese die Atmosphären der Wortkompositionen vielschichtig ausdeuten.

Auch *Le Banquet* von Ezko Kikoutchi (*1968) fusst auf einer literarischen Vorlage, und zwar auf Platons *Symposium*. Nach einem Lontano-Beginn stehen diverse Dialoge und eine instrumentale Diskussionsführung im Mittelteil, bevor – quasi als Essenz hieraus – der Schluss teil sich der «Wahrheit» und «Schönheit» der antiken Philosophie widmet. Das Werk wurde vom gut vorbereiteten Ensemble der Lucerne Festival Alumni unter der Dirigentin Lin Liao uraufge-